

L'éditorial

Le spectre de Lehman Brothers

Olivier Wurlod

Rubrique Économie



La baisse des valeurs bancaires, ce lundi, à la suite de la fermeture de la Silicon Valley Bank (SVB) rappelle à quel point la chute de Lehman Brothers reste une source vivace de traumatismes. Il en faut peu pour que les investisseurs ne se mettent à ressasser leurs mauvais souvenirs liés à la crise bancaire majeure des années 2008 et 2009. Une étincelle - aussi mineure soit-elle - et les réactions deviennent épidermiques.

Sont-elles pour autant justifiées? Le secteur bancaire comporte bien sûr encore son lot de vilains petits canards. Des faillites récentes, comme celle de l'américaine Silvergate, ont rappelé à quel point s'acoquiner avec les monnaies digitales est spéculatif.

Les soucis de la SVB semblent dépendre d'une corrélation malheureuse de facteurs tels que la hausse des taux, la dévalorisation des start-up ou encore la déprime des valeurs tech. La banque californienne paie aussi probablement les fruits de l'ère Trump, puisque le président américain avait allégé la surveillance de ce type d'établissements régionaux.

Tous les experts de la finance l'assurent aujourd'hui: dans les grandes banques, les fondamentaux sont sains. Y compris Credit Suisse malgré ses difficultés du moment. La branche n'a plus aucun rapport avec celle qu'elle était en 2008-2009 au vu de la masse de réglementations adoptées. Et en décidant de garantir l'entier des montants déposés au sein de la SVB, soit d'aller bien au-delà des 250'000 dollars inclus dans la loi, les autorités américaines ont démontré une capacité de réaction qui devrait suffire à apaiser les esprits.

Certes, les plus pessimistes rappelleront qu'en 2008 quasi-personne n'avait saisi à quel point les banques s'étaient laissées contaminer par des produits financiers remplis de subprime. Espérons qu'ils se trompent cette fois. **Page 17**

Bénédicte Le rail romand pourrait manquer de financement



Réflexions

La jeunesse dit non à la livraison d'armes à l'Ukraine

L'invité

Félien Monnier
Président de la Ligue vaudoise



Un récent sondage mené par Tamedia a posé à 27'668 personnes la question suivante: «La Suisse doit-elle soutenir l'Ukraine en autorisant la réexportation d'armes et de munitions suisses?» Les 18 à 34 ans disent «non» à 44% et leur refus monte à 58% en comptant les «plutôt non». Seuls 22% répondent franchement «oui», 36% si l'on ajoute les «plutôt oui». À l'autre extrémité, les plus de 65 ans sont favorables à 66% («oui» et «plutôt oui» cumulés). Le gouffre intergénérationnel est abyssal, et se creuse avec le vieillissement des sondés.

Admettons que, d'un point de vue géopolitique, les enfants du baby-boom n'ont jamais connu que confort et sécurité: une Europe en paix depuis leur naissance, une prospérité unique dans toute l'histoire de l'humanité, en tout cas pour le monde américano-européen.

Dans les années 1970, la stabilité politique de l'Asie centrale et du Moyen-Orient avait ouvert une autoroute aux bus VW de ces enfants de notables, qui avaient provisoirement laissé pousser leurs cheveux. Les reliquats de la colonisation rendaient tout voyage facile. Le monde était vaste, mais sans danger. Le sida n'existait pas et les drogues étaient légères. Jouir était la norme. Le plein-emploi les atten-

dait au bord du Léman. Cela a forgé chez nombre de représentants de cette génération un fort sentiment de supériorité morale et une inébranlable confiance en leurs opinions. Leur volonté de soutenir militairement l'Ukraine et de peser par la force dans cet effrayant conflit découle de cette double certitude.

Les jeunes générations sont moins confiantes. Depuis vingt ans, on rabat leurs oreilles d'impératifs de mobilité géographique et professionnelle. Des publicitaires californiens et des cinéastes parisiens ont érigé en normes de coolitude des marques de paupérisation: les filtres Instagram subliment la nécessité de vivre en colocation ou de travailler comme livreur Uber. Une fois atteint l'âge adulte, les salaires stagnent. Leur recours permanent aux messageries instantanées a bouleversé leur rapport au temps, et donc à la planification.

De Berlin à Ibiza, une partie du monde s'est standardisée dans la consommation, tandis que le matraquage climatique leur décrit l'autre comme un immense feu de forêt, quotidiennement sous le coup d'attentats. Ajoutons à ce cocktail l'expérience solitaire des années de Covid. Tout cela aura suffi, en quelques années, à donner à la jeunesse occidentale le sentiment de sa dépossession.

On comprendra donc qu'une part de celle-ci n'ait pas en l'avenir la foi béate, moralisante et sûre d'elle des soixante-huitards. Alors sans doute de nombreux jeunes pressentent-ils que la neutralité est pour la Suisse un moyen de conserver, à son niveau politique et militaire propre, autant de maîtrise que possible sur un monde qui s'embrase de jour en jour.

La couleur de la stupidité

L'invité

Jon Ferguson
Écrivain



Les chats, chiens, papillons, et humains sont de couleurs différentes. Il semble que seuls ces derniers soient assez stupides pour faire tout un plat de leur couleur. Les chats forment une espèce (*Felis catus*). Les chiens (*Canis lupus familiaris*) et les papillons aussi (*Lepidoptera*), tout comme les humains (*Homo sapiens*). Seuls ces derniers sont assez bêtes pour diviser leur espèce en «races» selon leur couleur et s'accuser de «racisme». Qui est responsable de cette idiotie? Qui la prolonge?

J'imagine qu'historiquement les gens utilisaient des mots comme «caucasien», «blanc», «négröide» ou «noir» pour se dominer les uns les autres et que tous les systèmes d'esclavage ou de castes étaient à l'origine basés sur ce type de séparation. Alors pourquoi, en 2023, perpétue-t-on cette séparation?

Aux USA, chaque fois qu'un policier «blanc» tue un «noir», la foule crie au racisme. S'ensuivent souvent de violentes émeutes à travers le pays. Je n'ai jamais entendu un seul politicien, y compris un ancien président des États-Unis qui avait une mère soi-disant «blanche» et un père «noir», déclarer que ces incidents n'avaient peut-être rien à voir avec la notion de race, mais plutôt avec d'autres problèmes beaucoup plus complexes.

Quand cinq policiers «noirs» ont tué un «noir» fin janvier, les discours d'Al Sharpton et Kamala Harris à l'enterrement de Tyre Nichols portaient sur le racisme. Pourquoi ne pas avoir utilisé sa mort pour expliquer que le racisme n'était pas la cause du décès de Nichols, de George Floyd ou d'autres, et amener les gens à réfléchir à la stupidité de la notion de race? Au lieu de ça, ces discours ont exacerbé cette fracture raciale, en faisant du racisme la cause de tous les maux de l'Amérique. Au lieu de sensibiliser la population au fait que la police américaine tue, en valeur absolue, plus de «blancs» que de «noirs» et que leurs morts sont tout aussi tragiques, on entretient ce clivage.

Les déclarations des politiciens après la mort de Michael Brown, George Floyd ou Tyre Nichols n'ont absolument rien fait pour aider la cause de l'intelligence et de la bonté. Parler de race ne fait que prolonger une pensée réductrice et simpliste et perpétuer des stéréotypes sur qui est «victime» ou non dans la société.

Allons au-delà de l'idée de race et comprenons que nous sommes tous le résultat de millions et de millions de copulations. Aucun de nous n'est «pur», sinon «pur humain»... et encore. On a cessé de croire que le diable était à l'origine des problèmes du monde. C'est désormais au tour de la «race». Il y a beaucoup de gens merveilleux sur cette planète qui essaient de résoudre les problèmes en creusant profondément pour trouver les vraies causes. Nous devrions les écouter et non les démagogues qui nous bombardent de slogans faciles.